

## Club de lecture de l'ARCFXG

### ***Kukum* : le cercle de la vie interrompu**

Lors de notre rencontre du 12 avril 2022, à la bibliothèque Roger-Lemelin, onze membres du club de lecture se sont penchés sur le très populaire roman de Michel Jean, *Kukum*.



Dans ce texte, Almanda, une orpheline (d'ascendance irlandaise?) qui habite chez des colons francophones (qu'elle appelle mon oncle et ma tante) de St-Prime, sur le bord du Lac Saint-Jean, nous raconte sa mutation en Innue après sa rencontre avec Thomas Siméon, un beau trappeur-chasseur de Pointe-Bleue (Mash-teuiatsh), qui fait partie d'une famille christianisée.

Alors âgée d'à peine 15 ans, Almanda épouse Thomas (18 ans), qu'elle suivra dans ses pérégrinations circulaires, l'été à Pointe-Bleue, où se trouve le comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et l'hiver jusqu'aux sources de la rivière Péribonka, où se trouve le territoire de chasse des Siméon-Atuk (leur nom en innu). Elle apprendra à vivre en Innue, soit à chasser, trapper, pêcher, naviguer en canot et construire des abris, elle domestiquera leur langue, et elle donnera à son mari une nombreuse descendance dont fait partie l'auteur du roman.

Initiée sur les terres agricoles de St-Prime, la narration de Manda (comme la nomment les Innus) comporte deux temps forts. Elle nous raconte d'abord sa vie comme Innue dans l'univers circulaire et animiste de la famille Siméon : les étés de détente et de réjouissances à Pointe-Bleue, permises par la vente des pelleteries à HBC, la traversée ardue et périlleuse de Pekuakami, cette mer intérieure, la remontée de la Péribonka vers les territoires de chasse, la survie pendant plusieurs mois dans cet univers glacial et plus ou moins amical selon les années, puis le retour printanier à Mashteuiatsh. Almanda trouve dans cette vie rituelle et répétitive la fraternité, par le biais de la famille Siméon, ainsi que la liberté à laquelle elle aspirait, grâce notamment au contact avec la nature. Puis arrive la catastrophe, qui survient par l'arrivée au nord du lac des bucherons qui rasant les forêts qui permettaient leur subsistance et utilisent les cours d'eau, désormais impraticables en canot, comme chemins de drave. Cette calamité se concrétise par l'assignation de la famille Siméon à la vie sédentaire à Mashteuiatsh, là où les habiletés transmises de génération en génération ne comptent plus guère, où les Innus vivent dans une oisiveté relative que ne rythment plus les saisons, et où la survie dépend des aides gouvernementales, de l'artisanat et des « jobines » dans les pourvoiries. Cette dépossession brutale est aggravée par le rapt des enfants de la réserve par les prêtres, qui les séquestrent dans des pensionnats éloignés (fort Georges!) d'où plusieurs ne reviendront jamais, sans même une explication aux parents éplorés.

Un peu à l'image du livre, notre rencontre s'est déroulée sur un mode *adagio* et assez consensuel. On peut affirmer que, malgré les appréhensions de certains quant au ton qu'ils y découvriraient, la réception a été très positive pour ne pas dire unanime. La plupart des membres du club, même ceux qui lisaient *Kukum* pour la deuxième fois, majoritaires, ont

avoué avoir été émus à plus d'une reprise. Le fait que *Kukum* soit écrit sur le mode narratif (intimiste même) et non pas revendicatif a été apprécié par tous, le message de l'auteur y gagnant en profondeur. Plusieurs ont aussi reconnu qu'ils avaient appris beaucoup sur le monde des Autochtones en général (et sur celui des Innus en particulier). Même le style de l'auteur, plus « journalistique » que romanesque, a été jugé approprié pour un livre dans lequel une *kukum* (grand-mère) nous raconte ses souvenirs.

Chaque participant devait préparer la rencontre en formulant une ou deux questions adressées aux autres. Nous avons ainsi discuté sur l'animisme des Innus (et sur sa compatibilité ou non avec le christianisme), sur l'affirmation de la narratrice selon laquelle les Innus ne tuaient jamais au-delà de leurs besoins et sur celle selon laquelle ce n'est pas le chasseur qui tue mais l'animal qui lui fait don de sa vie pour l'aider à survivre, sur la notion de liberté dans un univers où la soumission à la nature est impérative, sur la conception innue selon laquelle tout dans l'univers, y compris la vie, est circulaire, sur leur fatalisme, et sur notre découverte relativement récente de l'horreur des pensionnats dont l'objectif était de « tuer l'Indien » dans l'enfant.

Les dix membres qui se sont déplacés (Maria, Josette, Richard, Denise, Claudette, Thérèse, Paule, Jacques, Jean-Marie et Claire) ont passé un bel après-midi malgré le maniement intermittent du masque. En juin, ils auront une nouvelle occasion de savourer les fruits de la fréquentation de la littérature quand le club étudiera *Deux Hommes de bien* d'Arturo Pérez-Reverte, un roman picaresque et philosophique qui se passe au XVIII<sup>e</sup> siècle.